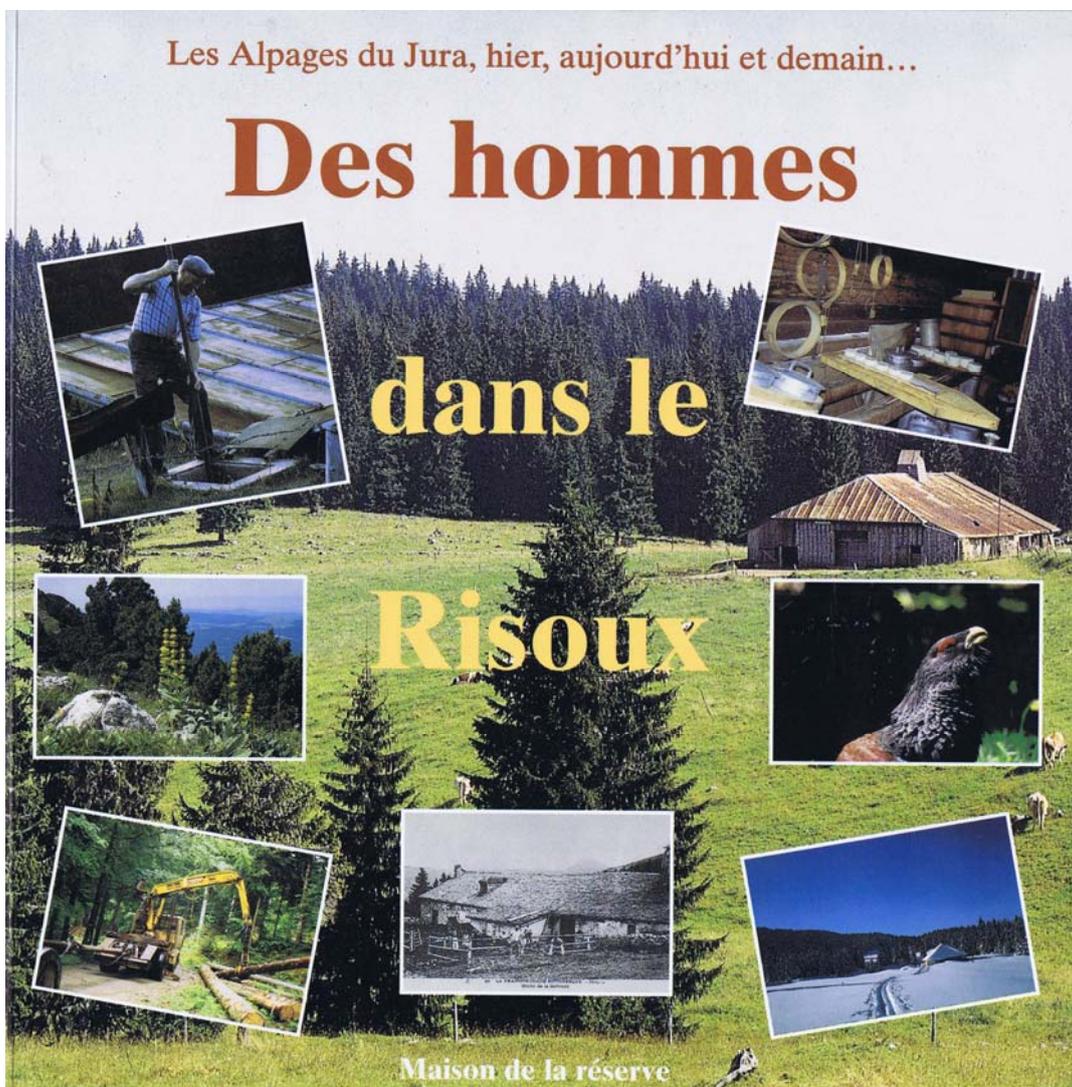


## Quand Daniel Lehmann parle du Risoux<sup>1</sup>

Nous avons parlé dans le chapitre principal ayant trait aux productions littéraires de Daniel Lehmann, de son écriture élégante. Que voici une seconde fois révélée par un ouvrage indispensable à qui s'intéresse à notre grande forêt.

Il s'agit de : « Des hommes dans le Risoux », publié en 1996 sous le signe de la Maison de la Réserve. Nous nous autorisons à reprendre un chapitre de cette plaquette. Les autres textes de D.L. sont :

- Automne de chasse, pp. 31 et 32
- La poussette, pp. 47 à 50
- Conclusion, en participation avec Gérard Vionnet, pp. 67 et 68.



<sup>1</sup> Risoux avec x sur sol français, avec d sur sol suisse. Ici nous sommes sur sol français, alors voilà le x !

## 9. AUTOMNE DE CHASSE (2085)

Daniel LEHMANN

Au fond de l'horizon, en bordure des crêtes, un rectangle de lumière jaune barre la limite de l'énorme rideau gris de l'orage. Grêle ou pluie, la violence du vacarme roule au-dessus des sapins avec la résonance d'une cité en marche.

L'éclair a à peine fusé que la foudre éclate, tout près, dans le brusque coup de tonnerre de mille canons. Violence infinie au fond des tympanes, sur-saut tendu, juste avant l'arrivée d'une trombe d'eau.

Devant la Poussette, l'herbe verte de la pâture se fond en vert de gris dans le paysage, de vert ouaté de colline en colline, de vert fumé jusqu'au mont estompé de la Roche Champion, brusquement fondue entre ciel et terre.

Le chéneau du chalet déborde en cascade, l'eau salvatrice du ciel n'est plus que clapotis, bruissements, gargouillis. Nouveaux roulements de tonnerre en ronronnements lointains, à l'infini, la pluie reprend de plus belle en tambourinant le toit de la grange.

Déjà des coins de bleu apparaissent dans le ciel dont le plus grand est bizarrement rayé par les tuyères d'une aile volante. Brusque averse, brusque vent tourbillonnant dans le paysage, les collines fleuries de sapins sont à nouveaux verdâtres, noirâtres, le fond du Risoud disparu sort doucement de l'horizon gris, le ciel couleur d'aluminium érodé s'illumine. Chocs et changements dans les décors du théâtre. Les ciels moutonnés d'obscurités se changent en immenses taches bleues, blanches, oranges. Les pointes de sapins en dents de scies barrent à nouveau les formes ondulantes des hauts du Risoud. Devant la terrasse du chalet, l'herbe broutée, écrasée par le troupeau, se redresse sous l'effet d'un génial

courant d'air. Coup de vent, coup de frais, coup de chaud, l'orage d'une violence tropicale a passé.

Longue clôture à travers la montagne, quelques centaines de kilomètres de murs écroulés parcourent la forêt en tous sens. A raison de trois mètres par jour, des colons s'étaient échinés pendant des siècles à leur construction. Plus tard d'autres artisans italiens s'étaient voués à leur entretien.

Pietro n'en revenait pas, on allait le filmer pour un geste séculaire. L'œil noir, la peau tannée par des veines sombres, cheveux frisés, il descendait d'une lignée d'anciens muretiers, saisonniers qui édifiaient ou entretenaient des murs jusque dans le Risoud. Les services archéologiques avaient déployé des trésors d'imagination pour le retrouver. Il était probablement le dernier à savoir faire éclater une grosse roche à coups de pioche. Devant la caméra, il fit le tour d'un bloc lisse de plus d'un mètre cube. Il cracha abondamment dans ses mains et légèrement cambré sur les genoux, il joua avec le manche d'une pioche par une frappe régulière, forte, parfaitement ajustée au croisement d'une veine, judicieux métronome évitant toute vibration le long de ses doigts. Ping, Ting, Ting, en moins de trois minutes l'onde de choc écartela la roche..., tout était dans l'œil et le toucher.

Il but un coup de rouge, encaissa son chèque et rentra dans sa Calabre natale.

Délivrée de tout engrais et autres produits chimiques, dominée par les sapins à l'ombre desquels pointent les longues gentianes, la végétation jurassienne est à nouveau extrêmement composite. La parure florale comporte une infinie

variété de plantes et de fleurs, lys martagon, épilobes, chardons pour les plus belles, droséra pour la plus carnivore.

Au travers de conditions écologiques originelles, dans une mosaïque complexe de milieux naturels colonisés mais parfaitement entretenus, le faucon pèlerin, avec son fabuleux vol en piqué à 300 kilomètres heure, fait la loi parmi les oiseaux nicheurs, malgré la concurrence de l'épervier, de la buse et du hibou grand duc. Au-dessus des lacs et des cours d'eau, le fascinant vol plané du milan noir, prince des pêcheurs, jette parfois une ombre furtive et menaçante, choquant la mélodie flûtée et pétillante des passereaux. Ainsi le patrimoine naturel du royaume du Risoux, favorise l'épanouissement d'une vie sauvage foisonnante dont le mystère demeure intact.

Capet, l'homme des bois, l'ancien tireur au cœur fragile, ne se retournera plus jamais dans sa tombe.

Les arrières-arrières petits fils des « Minon, Briton, Guth, Jules-Louis, Jâmes, La Canne, Martin, Samuel, Roby, Pesenti pour les suisses ; Laresche, Baud, Guyon, Galmiche, Cart, Mougin, Guy, Vermot, Salvi, Dey, Bourgeois, Pachon, Vuillet, Fumet, Colombo et Max pour les français » se racontaient mille histoires enjolivées. Tous ces héros avaient traqué le Risoud de long en large, par tous les temps, dans toutes les combes, jusqu'au Creux des Lances, à la poursuite d'une féérique bécasse, d'un sanglier énorme, d'un cerf mythique, d'un lièvre effarouché ou d'un chevreuil subtil. La nécessaire maîtrise de soi avait entraîné une discipline sportive et morale auprès des nouvelles générations de jeunes chasseurs.

L'engouement de la population pour les espaces naturels avait fini par convaincre une autorité administrative, à l'éducation jamais terminée, de battre sa coulpe, et de ne plus frapper à coups de règlements.

Les illuminés de l'époque qui voulaient interdire la chasse n'avaient laissé qu'une trace évanescence dans la mémoire collective des citoyens. Les nouvelles mesures tenaient enfin compte de l'éthique des chasseurs.

Finalement les forestiers ne faisaient plus qu'un avec les services de la faune et en étaient devenus les nouveaux gardiens. L'examen inquisiteur pour jeunes chasseurs, rangé au placard, s'était intelligemment transformé en cours et séminaires réguliers. La déréglementation avait permis l'approche de nouvelles méthodes de gestion.

La forêt en expansion autorisait enfin la réintroduction du cerf dont le nombre était dûment contrôlé. La maintenance du sous-bois et des prés-bois se faisait en partie simplement par la pression du grand gibier, devenant ainsi un précieux allié en faisant reculer la progression du foyard. Le poids des larges sabots en enfonçant et protégeant les graines dans le sol humide permettait un meilleur rajeunissement. La théorie sur les incommensurables dégâts était tombée en désuétude.

Très prisées pour leur charme ancestral, certaines fermes transformées en valeur immobilière autorisaient à nouveau un habitat permanent, réchauffé par des systèmes rationnels en pierre réfractaire. D'autres étaient axées sur l'élevage de daims devenu la nouvelle richesse, revalorisant d'anciens prés de fauche.

L'économie pastorale redécouvrait les vertus de l'élevage extensif et permettait la conservation de la mosaïque prés-bois. Les moins bons pâturages s'enrichissaient d'une flore inouïe, réchauffée par un climat de plus en plus tempéré.

Un économie forestière active contribuait au bon entretien de l'habitat, la rouille disparaissait des grands toits, l'aspect du paysage étant contrôlé,

l'homme dans le Risoud, une fois de plus, prenait son destin en main.

La nouvelle écologie offrait aux chasseurs un automne radieux. Cerfs, sangliers, bécasses, etc., et à nouveau bien présent, le grand tétaras, faisaient de l'ouverture, le rendez-vous sacré tant attendu...

Le 1<sup>er</sup> octobre 2085, à l'ombre du soleil levant, les hautes herbes d'une clairière du Risol offraient un bain de rosée à un daguet.

De longue date France et Laure avaient consciencieusement préparé leurs arcs pour l'ouverture. Le rendez-vous de chasse était à la cabane restaurée de Kennedy, dans les hauts des Cailles. Entraînées aux sports individuels, France tirait au longbow (arc droit) et Laure, armée d'un compound (arc à poulies), étaient capables d'ajuster un canard au vol, après deux ans de pratique intensive.

Connaissant le terrain par cœur, se faufilant à bon vent, les deux sœurs avaient pris position en dessus des petits mamelons dominants, non loin du mur frontière, en direction de la Grande Borne. Juste en dessous, le long d'une combe un peu de brume montait depuis l'ancienne pâture. Le grand coq était là, haut-perché, dominant un territoire dont la vue portait jusque sur les plus lointaines crêtes.

Souple, féline, ondulante, Laure avait bien travaillé son approche jusqu'au bas de la combe et sa longue chevelure finit par s'estomper dans la nuée montante, camouflage naturel de rêve.

La meute avait été lâchée une fois toute l'équipe en poste. Les chiens avaient lancé un lièvre qui fuyait à toute vitesse. Crochetant de gauche et de droite la tumultueuse musique s'éloignait à mi-côte.

Le daguet, surpris, inquiet, se défila, traversa le haut de la combe, longea la crête et à pas lents et silencieux bifurqua sur la Gouille aux Cerfs. En surplomb les arbres immenses, très espacés, resplendissaient de lumière... C'est à ce moment que France l'aperçut ; elle avait le soleil dans les yeux et à contre-jour, la découpe parfaite de la silhouette du daguet. Instinctivement elle banda son longbow et tira. Au défaut de l'épaule la longue pénétration de la flèche dotée d'une poussée de septante livres foudroya l'animal. Paralysé il croula doucement dans son ombre.

Effrayé le vieux coq plia ses pattes, et dans un grand battement, il s'élança bruyamment dans un vol plané oscillant. En contrebas, sursautant, armant son arc, Laure le vit, immense, en plein dans sa ligne de mire. Accompagnée d'un mouvement de balancier la flèche partit sur l'avant de l'oiseau. Transpercée en plein cœur, ailes figées, la boule noire descendit majestueusement du ciel dans une dernière arabesque. Le premier coq de bruyère tiré officiellement depuis plus d'un siècle venait de tomber devant les yeux ébahis d'une jeune fille. L'aventure dans le Risoud se perpétuait.

Le groupe de chasseurs réuni, les honneurs furent rendus au cor de chasse : honneurs au gibier et aux anciens chasseurs, honneurs à la forêt, honneurs à la vie, honneurs au nouvel ordre écologique.

Le soir, devant le feu de la grande cheminée de la Poussette, chacun y alla de son histoire et se régala d'un festin d'escargots aux herbes et de sanglier aux divines morilles.



Un coq tiré à l'arc...

### **Au gré de l'histoire ou de l'imaginaire...**

*Depuis le premier silex brisé, l'évolution humaine n'a cessé de marquer la nature. Forgeant son avenir, étape par étape, l'homme, sans mémoire culturelle, a tôt fait d'oublier ou de jeter ses outils dépassés :*

*Ne battant plus l'écorce des jeunes troncs, le chant sourd de la mailloche du tanneur a cessé d'annoncer le printemps.*

*La cognée tranchante du bûcheron ne frappe plus que la fragilité de nos souvenirs.*

*La pioche du muretier, aux ondes aiguës et vibrantes, n'est plus qu'un geste de dextérité oubliée dans la mousse des vieux murs écroulés.*

*Sous les cris modulés du berger, les sonnailles enchantées des troupeaux cachent les prémices d'une crise galopante.*

*La voix de Dick au lancer, clameur fabuleuse, annonce la chasse déclinante au chien courant.*

*Parfois un chasseur abandonne le tonnerre de son fusil pour faire vibrer les flèches de son arc.*

*Même le tintamarre assourdissant des tronçonneuses et autres moteurs est remplacé par des machines sophistiquées dont les décibels n'assomment plus l'instinct de ceux qui les manipulent.*

*Ainsi, à travers le temps, l'appel de la forêt se confond avec le cliquetis de l'ordinateur de poche du forestier dans lequel s'inscrivent des lois intelligemment restructurées, où l'homme, l'animal et l'arbre ne font plus qu'un.*

*Dans la nature, le long des hautes chaînes, au fond du Risoud, il y a des échos comme ça. Intemporels, ils sont précurseurs de progrès ou de décadences temporaires et stimulent l'ardeur de nos cœurs face à la transformation inéluctable et passionnante de notre société.*

*Mais depuis toujours, le coq de bruyère, symbole de vie sauvage, dans un formidable fracas d'ailes, tel un fantôme, frappe au plus profond l'âme du promeneur solitaire...*